

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 7-8

Artikel: Albina du Boisrouvray : croisades pour un monde meilleur
Autor: Probst, Jean-Robert / Boisrouvray, Albina du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ALBINA DU BOISROUVRAY

Croisades pour un monde meilleur



Petite-fille de Simon Patino, héritière d'une famille fortunée, Albina du Boisrouvray a toujours milité pour un monde plus juste, plus équilibré. Depuis que son fils, François-Xavier Bagnoud, est mort à 24 ans en 1986 dans un accident d'hélicoptère, cette femme remarquable consacre tout son argent et toute son énergie à des actions humanitaires dans le monde entier. Portrait d'une «passionaria» au cœur immense.

Cheveux noirs ondulants, peau mate et regard intense, elle ne peut démentir ses origines sud-américaines. De ses ancêtres des hauts plateaux boliviens, elle a hérité l'apparence physique, mais aussi un caractère bien trempé. Malgré son immense fortune, le destin ne l'a pas épargnée. Enfance difficile, santé défaillante, mariage, puis échec. Et puis, terrible épreuve, elle a eu la douleur de perdre son fils unique.

Dès lors, la vie d'Albina du Boisrouvray a basculé. D'un jour à l'autre, elle a vendu ses biens, son héritage et sa société de production cinématographique. L'argent recueilli (100 millions de dollars) sert désormais à alimenter la Fondation François-Xavier Bagnoud, qui vient en aide aux plus démunis. Des foyers ont été créés au Brésil et en Inde, qui accueillent des orphelins et des malades du sida; en Thaïlande, des maisons accueillent de jeunes prostituées; aux Etats-Unis, la Fondation finance des programmes de recherche médicale; en Valais, une antenne de soins palliatifs a été créée; des chercheurs en aéronautiques sont récompensés; enfin, la lutte contre le travail forcé des enfants a été déclarée à travers le monde.

Albina du Boisrouvray: «Je n'ai jamais supporté l'injustice!»

*« Mon enfance
n'a pas du tout
été heureuse! »*

– Vous êtes née dans une famille relativement fortunée. Estimez-vous avoir eu une enfance heureuse?

– Non, pas du tout! J'ai eu une enfance assez heureuse jusqu'à l'âge de sept ans et puis mon univers s'est déglingué. J'étais très souvent placée dans des familles d'accueil pendant plusieurs mois à gauche et à droite, en pension. Mon grand-père est mort quand j'avais sept ans et toute la famille de maman avec qui je vivais s'est totalement détruite. Dès lors, mon enfance n'a plus été heureuse du tout...

– Mais vous avez tout de même quelques bons souvenirs liés à vos jeunes années?

– Oui, j'ai des souvenirs de ma toute petite enfance à New York. Je n'avais pas beaucoup de contacts, ni avec mes parents, ni avec mes cousins-cousines qui étaient beaucoup plus âgés. J'ai surtout des souvenirs de nature, de Central Park à New York avec la neige ou, en été, les odeurs d'herbe coupée. Cela n'a pas duré longtemps.

– Est-ce pour cette raison qu'à l'âge de 16-18 ans, vous avez milité dans la Ligue Marxiste, soit très à gauche, ce qui est paradoxal, pour une jeune fille issue d'une famille comme la vôtre?

– Peut-être que le fait d'avoir milité est à mettre en relation avec mon enfance et ma jeunesse. Je pense que si j'ai été une étudiante militante très gauchiste, c'est parce que j'étais forcément rebelle. Ma famille était effectivement extrêmement fortunée, j'habitais peu chez mes parents. Mais je voyais les injustices, je me posais des questions par rapport à l'influence de l'argent dans la vie des gens, dans leur comportement. Il y a sûrement eu une influence, c'est possible.

– Et puis, au cours de votre vie de

jeune fille, vous avez découvert la Suisse. Dans quelles circonstances?

– Après la mort de ma mère, j'étais tombée très malade. Mon père m'a emmenée en Suisse voir un professeur à Lausanne. J'avais de l'anémie, je n'étais vraiment pas bien et ce professeur a conseillé de m'emmener à la montagne, aux sports d'hiver. C'est ainsi que j'ai passé un ou deux mois à Crans-sur-Sierre. J'étais maigre comme un clou, je devais faire du sport et respirer du bon air, refaire des globules rouges. J'ai eu le coup de foudre pour le Valais, pour ses habitants et ses villages. J'ai découvert la vie dans la nature.

– Quel âge aviez-vous à cette époque?

– A peine 19 ans.

– C'est à cette à cette période que vous avez également découvert l'amour et celui qui allait devenir votre mari?

– Absolument. Je m'étais passionnée pour le ski et j'ai rencontré Bruno Bagnoud qui étudiait alors à Berne. Il venait en vacance chez ses parents, puisque son père était de Chermignon.

– Après quelques années passées en Valais, vous êtes retournée à Paris, où vous avez fait du journalisme. Pour quelles raisons?

– Bruno et moi nous nous sommes mariés très jeunes et on avait aucune idée de ce qu'était le mariage et de ce que cela comportait vraiment. On s'est trouvé en face des complications de la vie à deux. J'avais envie de faire une carrière. Bruno était passionné d'aviation. Entretemps, François-Xavier était né. J'avais envie de garder de bonnes relations avec son père, alors j'ai décidé de divorcer pendant que notre fils était tout petit et avant que nous nous disputions jusqu'à nous détester. Donc, je suis partie avec mon bébé sous le bras. Après quelques années de journalisme, j'ai fait du cinéma, comme productrice. Ainsi, j'étais plus libre de mon temps pour élever mon fils.

– Dès cet instant, vos velléités révolutionnaires ont peu à peu disparu?

– Non, non, en fait, mon côté révolutionnaire, c'était surtout pour changer le monde. J'ai découvert, dans la tradition juive, que l'on est sur terre pour changer le monde. ►



En Birmanie, elle a créé des centres de réinsertion pour les prostituées



Après le décès de son fils, elle est devenue une mère universelle

► Ce sentiment a toujours été très profondément ancré en moi. L'idéologie politique était pour moi un moyen de «réparer» le monde dans ce qu'il avait de cassé. Très vite je me suis aperçue que les idéologies étaient encroûtées à l'intérieur de partis politiques, ce qui engendrait beaucoup de compromissions. Cela ne me plaisait pas et je me suis alors lancée dans le militantisme humanitaire.

– Vous avez tout de même été candidate d'un parti écologiste en France?

– Oui, j'ai même fait un très bon résultat dans le parti des verts, mais je n'ai jamais été élue. On m'a demandé de me présenter aux élections européennes. J'ai refusé, car je n'avais pas envie de faire une carrière politique. Je préférais rester une marginale. Comme j'étais très proche de Bernard Kouchner, je me suis orientée vers l'humanitaire. J'avais ma carrière cinématographique. Mon temps de liberté, je le consacrais à mon fils et je suis d'autant plus heureuse maintenant, d'avoir fait tous ces choix...

– A cette époque où vous étiez productrice de films, la profession était réservée aux messieurs. Vous étiez donc un peu féministe?

– Oui, j'étais très féministe. Cela faisait partie de mes batailles. Professionnellement, j'étais complètement en concurrence avec les hommes. Mais une fois rentrée chez moi, je ne m'habillais pas forcément en pantalons. J'essayais de garder ma féminité dans ma vie personnelle. J'aime bien ma différence.

– Pendant ce temps-là, votre fils grandissait, étudiait et se passionnait pour l'aviation. Quelle était votre relation?

– Après avoir terminé son bac, François-Xavier m'a

fait part de son envie de voler. Il passait tous ses examens de pilote dès qu'il avait l'âge requis. J'ai essayé de lui conseiller de poursuivre ses études, de manière à gérer la fortune de son grand-père. Il ne voulait rien savoir. Alors on a finalement transigé et il a accepté de faire un diplôme d'ingénieur en aérospatiale. Il est donc parti faire ses études aux Etats-Unis, à l'Université du Michigan. A ce moment-là, j'ai aussi changé ma vie professionnelle. J'ai cherché à créer une société de production cinématographique aux Etats-Unis, pour suivre mon fils. Je me suis réinstallée à New York il y a vingt ans.

«J'ai acheminé des médicaments au Liban...»

– Et puis, en 1986, il y a eu ce terrible drame, cet accident d'hélicoptère à Gao, au Mali, où votre fils a perdu la vie. Votre existence a basculé dès cet instant?

– Oui, elle a complètement changé. J'ai abandonné ma carrière de productrice. Pendant quatre ans, je me suis isolée en Valais. Et puis, je suis partie faire de l'humanitaire, avec Médecins du Monde...

– Que faisiez-vous au cours de vos missions?

– J'ai fait deux choses. J'ai acheminé des vivres et des médicaments au Liban. Et puis, à la demande de Bernard Kouchner, j'animais Médecins du Monde en Suisse. Avec plusieurs amis médecins et infirmières, on avait créé un petit groupe dont je m'occupais et que j'ai développé durant deux ans.

– Quand avez-vous décidé de créer l'Association François-Xavier Bagnoud?

– Tout de suite après l'accident. Je n'avais jamais envisagé de reprendre les affaires de mon père. Il m'a paru absolument naturel de liquider ce qui était vendable...

– Sans trop entrer dans les détails, comment cela s'est-il passé?

– J'ai vendu mes biens. L'héritage de mon père, les collections de mes parents, j'ai légué ma maison de Genève à la Fondation. J'ai fait don de la plupart des biens hérités de mes parents et des miens également. J'ai décidé que tout cela permettrait de créer une Fondation qui porterait le nom de François-Xavier. Avec sept autres personnes qui sont les membres de cette Fondation, nous avons créé l'Association, qui a trois volets d'activités. La vie communautaire dans le Valais, l'aérospatiale et l'assistance humanitaire. Cela perpétue l'amour et la présence de François parmi nous. Il était très concerné par les autres. Il donnait beaucoup de lui-même, de son intelligence, de sa capacité de générosité. On a eu envie de continuer tout ça entre nous et à l'extérieur. L'humanitaire représente le sauvetage et le sauvetage était la passion de François-Xavier avant tout. Bruno s'occupe de l'aérospatiale et Cathy Darbelley concrétise par exemple des rêves d'enfants...

– Il s'agit de réaliser des rêves d'enfants malades?

– Oui, l'équipe mise en place visite les enfants très gravement malades et leur demande de faire un vœu. L'Association prend toute la partie financière en charge et des bénévoles visitent les enfants et veillent à ce que leurs vœux se réalisent.

«La philosophie de l'étoile de mer...»

– Il y a une autre action, mise en place en Valais, ce sont les soins palliatifs. De quelle façon cela se passe-t-il concrètement?

– J'étais très préoccupée par les enfants séropositifs, les enfants qui avaient une très courte vie à vivre, avec beaucoup de souffrances. J'ai eu envie de faire quelque chose pour la fin de vie de ces enfants et j'ai imaginé des maisons où ils recevraient l'attention et l'amour familial. Cette idée d'accompagner des mourants, qu'ils soient enfants ou adultes m'a toujours poursuivie. S'il y a une chose que j'ai vraiment envie de faire à l'intérieur de cette Fondation, c'est cela: aider les gens à mourir chez eux. Simplement parce que je suis très préoccupée par la mort. J'ai eu une expérience très difficile lors de la mort de mon père, en 1980. Je me suis retrouvée seule avec lui, qui avait un cancer terminal. L'hôpital me l'avait jeté dans les bras en me disant: «Il est fichu, ramenez-le chez vous!» Il fallait gérer toute une série de problèmes psychologique, affectifs, médicaux. C'était une angoisse atroce et un dénuement total sur le plan médical et psychologique. Je me suis aperçue qu'il y avait un grand vide.

– De quelle manière fonctionne l'antenne de soins palliatifs que vous avez mise en place en Valais?

– Un sondage, effectué dans le canton, a démontré que 70% des personnes qui mouraient à l'hôpital

désiraient mourir chez elles. Avec le soutien et l'aide de sœur Irène Seppey, responsable de l'école d'infirmière du Valais et de la psychologue Annie-Moria Venetz, nous avons mis sur pied un service de soins palliatifs à domicile. Concrètement, nous tentons d'offrir une palette de possibilités entre l'hôpital, le domicile et les Etablissements médicalisés, afin que la personne et la famille puissent choisir diverses solutions. L'approche de la mort doit changer dans les mentalités. Il faut concevoir qu'elle est une étape. L'étape ultime, mais une étape de la vie. La vie comporte la mort au bout, ce que toute notre civilisation occidentale tend à occulter, à escamoter et à nous faire oublier, ce qui crée des problèmes de deuil terribles. A l'antenne, nous tentons de réparer cette mentalité, qui ne peut engendrer que de l'angoisse...

– Vous côtoyez beaucoup la souffrance humaine. Et puis, malgré tout, vous gardez toujours un espoir. Comment l'envisagez-vous?

– Il y a des moments où l'on est brûlé jusqu'au bout comme une bougie, où l'on est découragé, déprimé, usé. Là, j'essaie de me raccrocher à la philosophie de l'étoile de mer, que

nous avons adoptée à l'Association François-Xavier Bagnoud.

– Voulez-vous nous rappeler quelle est cette philosophie?

– C'est l'histoire d'une jeune femme qui se balade sur une plage immense. Des milliers d'étoiles de mer sont en train de se dessécher, de mourir. Elle les prend une à une pour les rejeter dans l'océan, afin qu'elles revivent. Un vieux monsieur la rejoint sur la plage et lui dit: «Mais enfin, vous vous rendez compte, la tâche que vous avez entreprise. Cette plage fait des kilomètres, vous n'arriverez jamais à la parcourir en entier. Il y a des milliers d'étoiles de mer, vous n'arriverez jamais à les remettre toutes à l'eau. Alors, qu'est-ce que cela peut bien vous faire?» Alors, la jeune femme prend celle qu'elle a dans la main et qu'elle s'apprête à rejeter à l'eau et répond au vieux monsieur: «Cela fait beaucoup pour celle-là!» Je pense comme elle qu'on ne peut pas réparer la terre entière, on ne peut pas sauver tout le monde. Mais on peut sauver quelques étoiles de mer.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine et Sophie Eubaz

Mes préférences

Une couleur:	L'aubergine et le mauve
Une fleur:	L'orchidée
Un parfum:	L'odeur de la mûre
Une recette:	Les spaghetti à l'arrabiata
Un écrivain:	Pierre-Jean Jouve
Un musicien:	Beethoven
Un cinéaste:	Woody Allen
Un peintre:	Bram Van Velde
Un pays:	Le Valais
Une personnalité:	Emma Bonino
Une qualité humaine:	La générosité
Un animal:	Le cheval
Une gourmandise:	Le sorbet au chocolat noir

Pour aider: Association François-Xavier Bagnoud, Grand-Rue 2, 1095 Lutry. Tél. 021/796 13 00.